

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 20

Artikel: Zigs-zags d'un botaniste : [4ème partie]
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177165>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le bassin du Léman.

Placés au centre de trois nationalités, l'Allemagne, l'Italie et la France, le canton de Vaud, et surtout le bassin du Léman, ont une physionomie propre. Notre langue, sauf un patois plein d'originalité, est le français. Mais l'idée nationale est-elle française ? nullement ; comme l'a fait bien observer M. Vulliemin, nous ne partageons ni les opinions religieuses, ni les idées politiques, ni la philosophie de la France. En théologie, nous sommes plus ou moins Anglais et puritains ; en philosophie, nous sommes Allemands ; en politique, notre canton n'est point encore formé ; soixante ans à peine d'indépendance ne mûrissent pas un peuple. Si, toutefois, on voulait nous assimiler à quelque nation, nos tendances politiques nous rapprocheraient de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord. Notre pensée a le sérieux de l'Allemand joint à la clarté française. Notre poésie a quelque chose de l'intimité allemande et de la passion italienne. En un mot, notre esprit national est comme notre climat, un mélange de plusieurs éléments. Toute pensée venant de l'étranger trouve chez nous un écho ; aussi, le Russe, l'Anglais, le Polonais, l'Italien, l'Américain, l'Allemand, se coudoient dans nos rues : nombre de grands penseurs, comme Voltaire, Rousseau, Gibbon, Byron, Mickiewitz et tant d'autres, sont venus chez nous s'associer à nos travaux intellectuels. Notre académie, développée jusqu'au rang d'université, deviendrait un des établissements d'instruction les plus brillants de l'Europe, doublerait la population, appellerait l'architecture, la peinture, la musique, donnerait à notre industrie un nouvel essor. Les fertiles campagnes de Moudon, Payerne, Avenches, reliées à Lausanne par un chemin de fer américain, trouveraient dans le bassin du Léman un débouché pour tous leurs produits. Les localités historiques d'Orbe, Grandson, Avenches, Payerne, Lucens, Vufflens-le-Château, Glérolles, Chillon, seraient le but de vrais pèlerinages ; des hôtels à la Dôle, au signal de Bougy, à celui de Lausanne, à Chexbres, deviendraient une source d'activité et de prospérité. Nous ne parlons pas de Vevey, Montreux,

Aigle, Bex, les Ormonts, les Diablerets, Gryon, etc. ; ces populations laborieuses, actives et intelligentes, ont déjà pris l'initiative.

Nous le répétons, le bassin du Léman a une position physique et morale unique ; il a un jeu indépendant ; il ne peut et ne doit être absorbé par aucun de ses voisins. Nous pouvons recevoir leurs idées tout en réprimant sévèrement celles qui sont subversives ; répandons chez nous la lumière, mais que cette lumière soit pure et chrétienne, qu'elle n'attaque et ne blesse personne, et qu'elle nous fasse aimer entre tous les peuples.

J. Z.

Zigs-zags d'un botaniste.

V

Le Valais.

Le Valais ! Pour beaucoup de gens, c'est un pays pauvre avec beaucoup de prêtres et de crétiens : jugement injuste, parce qu'il repose sur des données superficielles et incomplètes. Sans doute, l'aspect de la grande vallée, du Bas-Valais surtout, a quelque chose de misérable ; on y voit nombre d'habitations délabrées ou caduques ; la population elle-même est loin de présenter partout cette apparence de force et de santé qui caractérise d'autres peuplades alpestres, et en général elle paraît alourdie et peu intelligente : mais quand on a parcouru le pays, qu'on a vu ces braves gens de près, et qu'on s'est rendu compte de tout ce qu'il leur faut de travaux longs et pénibles, de patience et de persévérance pour arracher des récoltes à des champs sans cesse menacés par les éboulements et les avalanches, par les eaux gonflées des torrents, et par celles du Rhône, bien plus dévastatrices encore, oh ! alors, on modifie singulièrement son jugement, et l'on est forcé de convenir au moins que ce peuple déploie une certaine activité, et je ne crains pas de l'affirmer, beaucoup d'énergie. S'il est pauvre, c'est une pauvreté relative qui est souvent de l'aisance, car les besoins sont aussi moins nombreux et moins dispendieux. Et ce ju-

gement devient plus favorable encore, si l'on s'enfonce dans les vallées latérales. Là, en effet, la lutte entre l'homme et la nature devient acharnée, et l'homme lutte victorieusement, malgré les échecs qu'il éprouve parfois. Il n'y a pas une pente accessible et cultivable qui n'ait ses carrés de blé ou de pommes de terre; et pour arroser ces terrains et les prairies environnantes, les Valaisans vont souvent prendre l'eau à quatre ou cinq lieues de distance; ils l'amènent dans des aqueducs, ici taillés dans le roc, là, comme suspendus aux flancs d'effroyables précipices, et ils la distribuent enfin dans des milliers de rigoles. Quelquefois même les eaux dérivées des torrents dans la région alpine s'en viennent féconder jusqu'au collines brûlées et aux coteaux couverts de vignes qui suivent le fond de la grande vallée.

Mais le Valais est intéressant à d'autres titres encore. Sans parler de son histoire originale et souvent dramatique, de l'imposante majesté des Alpes pennines qui le couronnent au midi, c'est l'Eldorado des grimpeurs des Alpes et des naturalistes. Envisagé au point de vue botanique seulement, le Valais présente une végétation si riche et si variée, qu'il n'est égalé en cela par aucune autre contrée peut-être, du moins par aucune autre contrée de la même superficie.

Je n'avais vu le Valais qu'au printemps et en été. L'année dernière je voulus le voir en automne, dans le dessein d'y récolter des graines. Le train me déposa à Bex, et je partis de là pour Epenassey, petit hameau en arrière de Saint-Maurice, dans l'angle formé par la montagne et l'éboulement de la Dent-du-Midi. Les habitants se rendaient à la messe de l'abbaye, et je pus me convaincre que, même à Epenassey, la civilisation avait assailli les vieux usages et les vieux habits traditionnels et nationaux. A côté de feutres rougeâtres et impossibles, apparaissaient des pochards crânement portés; et parmi ces petits chapeaux de femme, aux larges rubans parfois brochés d'or ou d'argent, coiffures ordinairement bien respectables, car on les hérite le plus souvent, je vis deux bonnets blancs très enrubannés et fort coquets. Après tout rien de plus absurde qu'un costume immobilisé, toujours le même; mais une fois qu'on en est hors, la mode est là qui vous emporte, et où s'en va-t-elle? Dieu seul le sait.

D'Epenassey je descends par Evionnaz au pont d'Outre-Rhône que je franchis, et je remonte sur la rive droite du fleuve jusqu'aux Follaterres, au coude de la vallée. Le sentier suit le pied de vastes éboulis de blocs et de pierres, où croissent pourtant assez d'herbes et de buissons pour que les gens des environs y envoient leurs chèvres et même leurs vaches, quand ces dernières sont redescendues des alpages. Quelques vaches errent sur ces pentes désolées; deux pâtres assis au pied d'un grand bloc les surveillent en attisant leur feu. Ils me préviennent par un cordial bonjour. Je m'approche pour allumer un cigare, et un demi-grandson que je leur offre les rend tout-à-fait communicatifs. Le

plus âgé des deux, qui cause aussi le plus volontiers, me raconte que les vaches sont redescendues de la montagne d'Alesse il y a quelques jours, à cause du froid et de la sécheresse. Des voisins ont perdu un *genisson*, il s'est dévalé, on a pu profiter de la peau. Pour eux, ils ont revu toutes leurs bêtes bien portantes; mais il faudra en vendre une cet automne, pour aller payer, parce qu'il faut toujours payer, parce qu'on doit sur le grand pré de Collonges, ... et bien d'autres parce que. Ces bonnes gens savent que je suis *herboriste*, et ils m'avertissent qu'il n'y a plus de fleurs, que c'est trop tard, qu'il faudra revenir au mois de mai, et qu'il vient souvent alors de ces *mosieurs avec des boîtes*, qui vont comme ça après les herbes du côté de la Follaterra et de Branson. Ils voudraient bien savoir ce que je fais de ces herbes, et si j'en tire bien de l'argent, mais je renonce à leur faire comprendre que je n'en fais pas commerce, car ce serait inutile: selon eux, tous ces *mosieurs* qui connaissent les herbes gagnent gros en les vendant. Je poursuis donc mon chemin, tout en zigzaguant à droite et à gauche parmi les buissons et les rocailles, picorant les mûres sauvages et les fruits de l'épine-vinette que les gelées blanches ont rendus moins acerbes, sans négliger les graines dont je recueille plusieurs espèces, entre autres celles de l'hysope. C'est l'hysope de Salomon, aux nombreuses fleurs violettes, à l'arôme agréable et pénétrant. La plante forme de grandes touffes à souches ligneuses et fait encore l'ornement de ce sol rocailleux, grâce à une seconde floraison. Les Follaterres sont bien nommés, ou plutôt la Follaterra, comme disait le pâtre, car au moindre vent la terre y est folle, elle s'élève en poussière impalpable et vous aveugle. Et comme il y a presque toujours là un vent assez fort, vous y souffrez ordinairement de cet inconvénient. C'est le sable du Rhône, fin et argenté, qui s'envole en tourbillons dès que le vent fraîchit un peu: ce phénomène fait parfaitement comprendre ce que doivent être les sables mouvants des déserts.

(La suite au prochain numéro.) L. FAVRAT.

Errata du précédent article.

Page 2, deuxième colonne, ligne 4, lisez: ce mot n'est qu'une fusion de l'article et de *arze*, qui...

Ibid., ligne 33, lisez: l'arête ou la frête de Saille.

Ibid., lisez Saille.

Ibid., lignes 36 et 40, lisez: *glarier* au lieu de *glacier*.

Page 3, première colonne, ligne 23, lisez: *répercuté* par l'écho.

Abolition du dimanche.

Pétition des paresseux.

Dans un de ces moments de révolution où surgissent toutes sortes d'idées, on voit parfois se manifester de singuliers désirs, pour ne pas dire de bizarres caprices. Un pasteur neuchâtelois nous racontait dernièrement qu'à la suite d'une des dernières révolutions dont Neu-